
Femmes rebelles

Françoise Germain-Robin

*«Si vous donnez la connaissance à un
homme, vous instruisez une
génération. Si vous donnez la
connaissance à une femme, vous
instruisez une nation.»*
Ibn Khaldoun, XIV^{ème} siècle.

Les "Femmes rebelles" dont Françoise Germain-Robin a choisi d'esquisser le portrait¹ sont des femmes algériennes qui se battent contre la force brutale de ceux qui les baillonnent, les maltraitent, les violentent et les massacrent. Elles luttent contre le poids de la religion dont les textes de référence sont rarement interprétés en faveur de la femme dans une société traditionnelle et machiste. Ces femmes qui luttent se nomment Khalida, Saïda, Leïla, Zazi, Karima. En étant "le premier et le dernier rempart contre la marée intégriste", c'est aussi l'Algérie qu'elles défendent. Parmi ces portraits, nous avons choisi celui de Karima, membre du RAJ. Karima lutte pour maintenir le contact avec les jeunes, garçons et filles, voilées ou pas, ouvriers, chômeurs, étudiants, lycéens... Ce qu'ils veulent? *"Nous voulons vivre, disent-ils, nous voulons la paix."* Tout simplement. *Extraits.*

Karima Hammache, jeune et enragée

Les jeunes Algériennes refusent cette vision désenchantée de leur pays et ne se reconnaissent absolument pas dans le tableau qu'on en donne de ce côté-ci de la Méditerranée. C'est le cas de Karima Hammache du mouvement RAJ. Trois lettres qui sont le sigle du Rassemblement-Action-Jeunesse et qui donnent les mots "enragées" et "enragés". Ainsi s'appellent les garçons et les filles de ce mouvement, le seul qui soit mixte et

Printemps 1996

d'ailleurs dirigé par une femme, Dalila Taleb.

Quand j'ai rencontré Karima, j'ignorais tout du RAJ. J'avais été frappée par son enthousiasme, sa gaieté, sa vitalité. Elle avait pris la parole lors d'une soirée de solidarité où des femmes algériennes avaient parlé de leur peur, des menaces qui pesaient sur elles, du Code de la famille, de l'épée de Damoclès que représentait pour elles la polygamie, des familles déchirées, des amis assassinés. Tout à coup, en quelques mots, Karima avait balayé ce noir tableau. *«J'ai l'impression, avait-elle dit, que vous parlez d'un autre pays que le mien. C'est peut-être une question de génération, mais nous, on ne voit pas les choses aussi noires. Notre association, au départ, c'est une bande de copains qui se sont dit, après les grandes manifestations de 1988, qu'on ne pouvait pas en rester là. Il fallait que la jeunesse se bouge, qu'elle prouve sa capacité à se prendre en charge et à agir. Tous ensemble, filles et garçons, sans distinction, sans demander aux uns et aux autres à quel parti, de quel courant ils sont. D'ailleurs, chez nous, on a aussi des filles en hidjab. Tout ce qu'on demande, c'est que chaque jeune qui vient respecte l'autre et n'essaie pas d'imposer son point de vue. (...)*

«Notre but, dit Karima, c'est de rétablir le contact entre les jeunes. Nous en avons de tous les milieux. Beaucoup d'étudiants et de lycéens, bien sûr, mais aussi des jeunes ouvriers, des jeunes chômeurs. Nous voulons apprendre à vivre ensemble, à nous connaître en faisant des choses, et en commençant par les choses les plus simples et les plus naturelles pour des jeunes: s'amuser et s'entraider. Si possible les deux ensemble. On n'a jamais vraiment appris ça en Algérie. Ainsi, on fait des fêtes où se produisent des jeunes chanteurs: ils se font connaître et tout le monde s'amuse. On organise des expositions pour de jeunes artistes: ça les aide et ça permet à plein de jeunes de prendre contact avec l'art. On n'a pas d'argent, pas de subventions, mais on se débrouille: on demande des bus, des salles gratuites aux mairies. Elles les donnent, en général. En octobre, on fait notre festival. Pour commémorer octobre 88, où tant de jeunes sont morts. Ça a un succès formidable. C'est là qu'on voit qu'il y a dans la jeunesse beaucoup d'énergie et beaucoup d'espoir. On fait aussi des choses sérieuses: par exemple des tas de réunions avec les lycéens pour préparer des cahiers de revendications sur la réforme éducative.

«Notre idéologie? Elle est simple: nous sommes jeunes, nous voulons vivre et nous voulons la paix. Et nous disons et répétons que cela ne tient qu'à nous que les choses s'améliorent. Ça ne va pas nous tomber tout cru. La société de demain, c'est nous qui devons la faire. Autant commencer tout de suite. Tous ensemble, filles et garçons, sans différence. Ça on y tient, il n'est pas question d'y toucher. Comment on la voit? Libre bien sûr, et plurielle. Parce que l'Algérie est plurielle. On ne peut pas lui mettre une étiquette, la cacheter... Il n'est pas question qu'un seul s'impose. Les islamistes, on n'a rien contre. Je l'ai dit, il y en a chez nous. Ils ont le droit d'exister, mais pas de s'imposer par la dictature. Le Code de la famille? Bien sûr qu'on est contre. Et d'abord, pourquoi y aurait-il un statut spécial pour la femme. Il y a les droits de l'homme, ceux de la personne humaine, qui sont universels. Ça suffit, non?» (...)

Malheureusement, l'association RAJ est une exception. Elle rappelle un

peu ce que fut l'UNJA (Union de la jeunesse algérienne) des grandes années, avant d'être brisée, en 1981, par Chedli Bendjedid et son équipe qui l'accusaient d'être un repaire de communistes et de gauchistes. Les islamistes y voyaient quant à eux l'autre de Satan puisque filles et garçons s'y retrouvaient et travaillaient ensemble, organisant, comme RAJ aujourd'hui, festivals de musique, camps de vacances et chantiers de travail. (...)

Le chanteur oranais Cheb Hasni, assassiné par le GIA en 1994, symbolisait parfaitement la culture du mal vivre qui était celle de la majorité des jeunes Algériens [des années 80]. *«Baptisé "le Prince du raï", il faisait rêver filles et garçons, explique L..., journaliste. C'est pourquoi il a été tué: les intégristes considèrent que la musique est nocive, car elle distrait de Dieu. Le raï est à leurs yeux triplement coupable: c'est de la musique, il parle de l'amour des femmes. Toutes choses éminemment perverses car suspectes à leurs yeux de "servir les desseins de Satan". Inutile de dire que c'est pire quand ce sont des femmes qui chantent cette musique, comme Reinette d'Oran ou Cheikha Remiti.»*

En créant, l'homme ne risque-t-il pas de défier Dieu? Résultat: les subventions aux activités culturelles ont été supprimées, le conservatoire de musique d'Alger a été fermé après la victoire du FIS aux municipales, comme celui d'Oran où le festival de raï a été interdit en 1993. Ecouter du raï est devenu une manifestation de résistance à l'intégrisme dont la jeunesse ne se prive pas. Mes amies algériennes m'ont raconté comment toutes les plages retentissaient, l'été suivant la mort de Cheb Hasni, des chansons du jeune Oranais. Ce n'était évidemment pas le but recherché par les intégristes qui l'ont assassiné.

Aïcha, une jeune *beur* de vingt ans qui n'avait jamais mis les pieds en Algérie, raconte, éblouie, ses vacances dans l'Oranais où elle avait décidé d'aller, malgré la situation, à cause de la situation peut-être, avec deux de ses amies. *«Je voulais comprendre pourquoi ce pays, qui est celui de mes parents, celui de mes racines, en est-là. J'avais très peur, mais j'étais décidée à voir par moi-même, à essayer de comprendre. J'ai trouvé un pays vivant, des gens courageux et chaleureux et qui ont dépassé la peur. Ils ne survivent pas, ils vivent. Mes cousines s'habillent comme vous et moi, sortent, s'amusent, travaillent. Elles font comme si les terroristes n'existaient pas. Et ça marche. J'ai été éblouie. Je les ai trouvées formidables et je suis fière, maintenant, d'être des leurs. Ça m'a fait un bien fou. J'ai l'impression de savoir qui je suis.»* Une opinion partagée par son amie Ouassila, pour qui *«l'Algérie ne ressemble pas à l'image qu'on en donne à la télé»*. En fait, c'est ce décalage entre l'image médiatique et la vie quotidienne réelle qui les a le plus choquées.

Les témoignages recueillis depuis l'été 1995 concordent: la population, et surtout sa composante jeune et féminine, semble avoir dépassé le stade de la peur. Une étape qui pourrait bien se révéler décisive: 75% de la population algérienne a moins de trente ans et elle est à 52% féminine.»

Cette rage de vivre sera-t-elle suffisante pour vaincre l'injustice et l'obscurantisme? En tout cas, grâce à Karima et à tant d'autres, après

l'élection présidentielle de novembre 1995, «tous les observateurs, même les plus réticents à l'égard de cette élection, ont dû se rendre à l'évidence: le peuple algérien, par son vote, a dit haut et fort son rejet du terrorisme, de la violence islamiste. Surtout, il a montré qu'il avait dépassé la peur. L'admirable combat des femmes a pesé lourd dans cette victoire. Il ne faut rien exagérer, ni en sous-estimer la portée: c'est le premier pas d'un combat pour la démocratie qui promet bien d'autres batailles, tout aussi difficiles. Mais on peut faire confiance aux femmes algériennes, instruites par l'expérience douloureuse qui est la leur, pour ne pas baisser la garde. "Si vous donnez la connaissance à un homme, vous instruisez une génération. Si vous donnez la connaissance à une femme, vous instruisez une nation", écrivait au XIV^{ème} siècle le grand historien maghrébin Ibn Khaldoun, inquiet de voir la civilisation musulmane régresser, se replier sur un conservatisme étroit. Ce que les femmes algériennes ont appris dans le combat qu'elles mènent contre l'intégrisme et la barbarie, la société algérienne tout entière en bénéficiera sans nul doute. Et au-delà, il est permis de l'espérer, toutes les sociétés musulmanes qui ont aujourd'hui, comme nous, les yeux tournés vers l'Algérie.»

¹ Françoise Germain-Robin, *Femmes rebelles*. Photos de Joss Dray et Nadia Benchallal. Editions de l'Atelier, 127 pages, 120F.